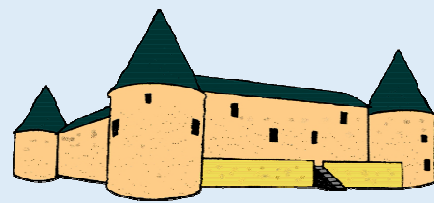


Charbogne



L'histoire

Revue Historique Ardennaise XI - 1976

CHARBOGNE

(Rapport de M. Jean MARCHAL, 3 octobre 1975)

1. SITUATION. Au canton d'Attigny (arrondissement de Vouziers), le village de Charbogne s'étale largement d'est en ouest, sur le flanc sud d'un vallonnement coupé à chaque extrémité respectivement par le ruisseau de Saint-Lambert et par la Foivre. Mais il forme aussi plus au nord un groupement rassemblé en gros autour de l'église en bordure de la route qui se dirige vers la Bérézina.

L'altitude maximum est de 130 m au sommet du coteau. Le village domine ainsi la Vallée de l'Aisne qui coule au bas du plateau où s'étend la ville d'Attigny, à 2 km 200. La plaine à cet endroit est constituée par des alluvions modernes qui couvrent une bande de 3 km environ de largeur. Elles sont formées par des dépôts argileux ou sableux, amenées par les eaux et généralement très fertiles. (Cdt Chenet. *Le sol et les populations de la Lorraine et des Ardennes*, Paris, 1916, p. 19). Le terroir de Charbogne appartient de la sorte au crétacé que les uns appellent inférieur (de Lapparent) et que d'autres, sous le nom de turonien et de cénomaniens, considèrent comme un étage du crétacé supérieur, avec des lambeaux d'infracrétacé (Dr O. Guelliot. *Géographie traditionnelle et populaire des Ardennes*, Paris, 1931, p. 28). En somme, dans sa plus grande partie, le terrain est marneux avec des couches plus ou moins apparentes dans les secteurs N. et N.O. de gaize, roche siliceuse appelée souvent en langage local, « croyette ».

La superficie de la commune est de 907 hectares arrosés par les deux ruisseaux précités et quelques sources, comme celle de Parfondrupt.

Deux routes principales se croisent à l'entrée E. du village, l'une vient du N. et se dirige vers Attigny, l'autre passe au bas de Saint-Lambert et rejoint Allandhuy. Elle traverse la localité de l'Est à l'Ouest, laisse de côté l'entrée du château, coupe un peu plus loin un chemin qui monte vers le N. et se prolonge au S. par ce qu'on appelle la rue des Jardiniers ou des chiens (qu'on dénomme le quartier de Noisin), et rassemble sur ses bords la plus grande partie des habitations de ce qui constitue le quartier Bas, le quartier Haut étant groupé auprès de l'église.

Charbogne est desservi par la gare d'Attigny, sur la ligne de Liart à Challange. Le chemin de fer départemental dit « tortillard », a une branche qui va de Bâalons à Attigny, avec une station à mi-chemin de Saint-Lambert à Charbogne, portant le nom conjoint des deux villages.

Un coup d'œil d'ensemble laisse supposer que les deux groupements habités qui constituent la commune n'ont pas toujours été séparés comme ils le sont et étaient autrefois reliés l'un à l'autre non pas par des ruelles mal bâties ou des sentiers mais formaient un groupe compact en haut du plateau. C'est au fur et à mesure que la sécurité l'a permis et que les nécessités de la culture l'ont exigé, que le village a pris un développement en longueur dans la partie basse au plus près des terres les plus fertiles tandis que dans sa partie supérieure restaient abrités les habitants que leurs occupations attiraient vers la forêt.

2. NOM, FORMES, ETYMOLOGIE

Le nom du village apparaît pour la première fois sous la forme latine : *Carbonia* (Guelliot, *op. cit.*, p. 189). Sur ce terme les étymologies les plus fantaisistes se sont donné libre cours. L'opinion la plus probable se prononce en faveur du travail des gens du crû, grâce à la proximité de la forêt, porté vers la fabrication du charbon. Si les formes latines vont de *Carbonia* (1232, 1244) à *Carbognia* (1244) et *Charbognia* (1350), les noms francisés sont assez variés : Charbongne (1245), Cherboingne (1258), Charbonne (1280), Charbongne (1295), Cherboingne (1324), Charbogne (1385).

Si la lisière de la forêt a sensiblement reculé vers le nord, il reste encore de larges morceaux de terrain boisé, comme la forêt de Mazarin avec ses prolongements vers Launois, d'une part, le Mont Dieu et l'Argonne, d'autre part.

En outre, un certain nombre de lieux-dits rappellent leur ancienne destination : les bois La Dame, Lamotte-Huart, des Molons (ou Demolon), Eloï, des Noëttes, les Warannes, suivant la prononciation locale, ou garennes, lieux réservés à la chasse ; le Brûlé, la Gaudine, du vieux français qui signifie bois ou pâturages, ce qui n'est pas contradictoire, les porcs pouvant aller à la glandée dans les futaies ; « Mairiet », de même origine, mairien voulant dire bois, le Sart, lieu autrefois boisé et désormais défriché...

3. AUTRES LIEUX-DITS SIGNIFICATIFS

Il y a d'abord ceux qui sont désignés pour leur culture : le champ Lanier, « Grandchamp », « les dix-huit jours » (de l'ancienne mesure de surface) ; « le bas des noires terres », « les Limons », « les six-vingt verges » (de l'ancienne mesure) ; « les longues Roies » (la roie est le sillon), « Champlan », « Hernarchamp », cité en 1344, « le champ le Prestre en Tréffoyne » (même date), « le triot Vally » (le triot est une terre en friche), « la Paquette », au lieu de Pâquis, pâturage proche des maisons tandis que « le Champeau » ou « le Champy », est le pré en plein champ. Le pâquier était en outre le pâturage dont l'étendue était nécessaire à la nourriture d'une vache pendant la saison.

Les prés comportent d'ailleurs une littérature abondante : le pré Bonzin, les prés de la Côte, le pré du Moulin, le pré Brianne, etc. ; la Versaine, « la grand'versaine » (terre qui se repose après avoir donné deux récoltes, du latin *versana*. Le mot désigne d'ordinaire des prairies : « Prael » (1344), c'est le petit pré, de même que « Prayet » ; « la Culée du Seigneur », partie la plus basse du terrain ; le « Waite », pâturage commun, du vieux français Waide, de l'allemand Weide.

Les arbres, les plantations diverses ont fourni une large contribution à la toponymie locale : « l'Oseraie », « les trois Poiriers », « le bouchon (buisson) Janjoz » ; « l'Abre (arbre) à Baux », le Meslier (néflier, le bocquetier, un des noms vulgaires du pommier sauvage, « la grosse Sau » (le gros saule), « le grand poupli », peuplier, « le saussy », terrain planté de saules, « la vigne des anges », « la Vignette », « la vigne d'en haut », etc... « La » sainfoin, « le laupin », terrain garni de charbons, « chevenis », pour chenevière...

L'eau, les marécages, les terrains humides : la Fontaine à Joppeau, la Sainte Fontaine, le petit et le grand Viviers, la canardière, « Parfondru », « la noue Briad » (noue, naux, de *nauda*, dépression humide) ; les Noëttes (diminutif de noue), « le Roya Babouin », fossé qui peut être pourvu d'eau, « les Aivis », de *aiwe*, *aira* (eau), « le Croly », le crolière, fondrière ; la « glaie », ou gloye, mare, « Briquenault », de *nauda*.

D'autres particularités du sol ne sauraient être oubliées : « les gaisettes », de gaize, roche siliceuse fort répandue en Argonne ; « la gravelle », sable, gravier ; « la glisière », pour glaizière, terre argileuse bien connue, les Cruttes Mattonet », de crot, creute, cave, « Le ramillon de la côte » est un vallon encaissé, « l'entrée des Commes », pour courbe, vallée, « l'Auchette », « les Auches », de *auca*, terre emblavée et close ; « la Désuée », « Bas Soleil » (1698).

« La Cour Batard » procède de *curtis*, court domaine rural ; « le courtil Raulin », id. « La Fourmillerie », « la Maise » (maison), « Noisin », (ou rue des chiens), de noise, bruit.

Que dire de « la Belle du Berger », « la Jaqueline », « le petit Fafet », « Joliette », « la Passion », « la Houlonne », « Jutrandu », « Blanche Oreille », « la Siège », « la Douchère », « le Rondiot », « les Mutinettes », « Godnart », « Putepaine » ?

4. ORGANISATION ADMINISTRATIVE

A l'origine, Charbogne relevait du *Pagus Vongensis* dont le chef-lieu était Vongcq. Puis, dès 1203, le village appartient au Comté de Rethel, qui l'avait obtenu en fief et hommage de l'église Saint-Remi de Reims. Il était régi par le Coutume du Vermandois, était sous la juridiction du Parlement de Paris, dépendait de la prévôté d'Omout, du bailliage du Rethélois, de l'Intendance de Châlons, de la subdélégation et élection de Rethel, de la maîtrise de Reims et du grenier à sel de Rethel.

D'après la division de la France en départements, arrondissements et cantons, Charbogne appartient au département des Ardennes, à l'arrondissement de Vouziers, au canton d'Attigny.

Voici la liste des maires de la commune depuis 1825 : 1825-1851 : Jean Petit - Allart - 1852-1856 le même - 1856-1857 : Jean-Marie - Désiré Petit - 1857-1878 : Ponce Nicolas Geoffroy - 1879-1888 : Onésime Vigreux - 1889-1901 : Ovide Haizeaux - 1902-1905 : Louis Coutier - 1906-1907 : Louis Vigreux - 1908-1929 : Emile Debruge - 1930-1934 : Henri Miclet - 1936-1945 : Emile Habert - 1945-1947 : Emile Debruge - 1947-1952 : René Miclet - 1953 : R. Simon. Pendant la guerre de 1914-18, l'intérim fut assuré par Emile Noizet.

5. LES SEIGNEURS

Dès le XII^e siècle existait une famille de Charbogne. Un Jean de Charbogne est signalé en 1172. En 1275, elle se confond avec celle des Armoises. Ces seigneurs étaient les feudataires des Comtes de Rethel à qui appartenait en réalité la seigneurie à partir de la fin du XIV^e siècle,

le nom de Charbogne disparaît comme patronyme d'une famille seigneuriale dont les armes étaient « géronnées » d'or et d'azur en douze pièces, à l'écusson en abîme en sautoir brochées.

Héritiers de la seigneurie des Armoises, les de Hans possédaient une partie de celle de Charbogne. En 1401, Henry de Hans fait aveu pour cette seigneurie, aveu que Jacques de Hans renouvelle en 1451. Il s'agissait d'un fief comprenant le four banal, des dîmes, des rentes, la Maison du Pressoir et des jours de vignes. Mais au XV^e siècle, les Coucy se disent aussi seigneurs de Charbogne, notamment Enguerand, décédé en 1472 et dont le fils Rauol avait épousé une de Hans.

Au XVI^e siècle, il semble que les de Verrière aient été des seigneurs partiels de Charbogne : ils étaient bénéficiaires du fief de la Grande Maison qui en 1573 échut aux d'Averhoulst. En 1595, Jean Guyot, seigneur de Richecourt, achète la terre de Charbogne au comte de Rethel et en 1616 vend à Charles de Gonzague le château de Richecourt.

Parmi les seigneurs partiels de cette époque, il faut citer les de Boutteville dont une fille, Marie-Françoise, épouse de Gabriel Antoine de Féret, céda en 1661 tout ce qu'elle possédait à Charbogne aux Poulain d'Elan pour 32 000 livres et en 1676, Daniel de Wignacourt acquit la seigneurie de Charbogne pour 54 000 livres, de Charlotte de Richecourt, femme de Gabriel d'Escrots, baron d'Achon, et de Suzanne Marie d'Andrault de Langeron, veuve de Robert de Richecourt. Robert Antoine de Wignacourt, petit-fils de Daniel, fit reconstruire le château en 1706. Il y mourut en 1756. Son fils Charles Antoine François avait épousé en 1749 Constance François d'Usson de Boussac dont la fille se maria en 1771 avec le marquis Timoléon de Cossé-Brissac, colonel inspecteur du Royal Dragon. Les enfants issus de cette union et encore mineurs en 1789 se firent représenter aux assemblées régionales par leur père.

6. LE CHATEAU

Adossé à la colline, il plante sa masse imposante dans la plaine, face à Attigny, qu'il domine de ses quatre tours d'angle, à la toiture pointue couverte d'ardoises. Ce quadrilatère important, d'aspect impressionnant (S. Briet) est un « exemple typique des constructions défensives du XVI^e siècle ». Il comporte peu d'ouvertures à l'extérieur, les fenêtres du bâtiment au midi ont été murées et le pied de la terrasse est enterré, là où existait un fossé mais une partie des douves subsiste. Les cheminées Renaissance des tours ont gardé une certaine allure, la mieux conservée est celle du S.O. Il y en a une à la cuisine avec un écusson qui a perdu ses armoiries.

Vendu en 1794 comme bien national, il devint au XIX^e siècle la propriété d'une famille sedanaise à qui, peu avant 1914, l'acheta à Emile Noizet dont les ascendants étaient là comme fermiers depuis plusieurs générations. Cent hectares de terres et de prés en dépendent. Telle est la situation actuelle mais avant le XVI^e siècle ?

Les documents anciens parlent de la forteresse, « *firmitas* » de « *Charboningnia* » qui fit l'objet d'un accord entre Hugues de Rethel et l'archevêque de Reims (1215) et les allusions qui sont faites de divers

côtés laissent à penser que cette forteresse ne se trouvait pas où est le château actuel. Militairement parlant, cette position n'aurait pas été sérieusement défendable. On peut dès lors croire qu'une sorte de bastion avancé occupait cet emplacement et que la véritable défense devait être assurée solidement plus en arrière, vers le haut de la colline. Le *castrum* confisqué en 1326 sur les héritiers de Baudouin, fils du comte de Re-thel, par le bailli du roi, correspond assez bien au fief de la grande Maison, situé au nord du château actuel, vers l'église elle-même fortifiée et la « Maison du Pressoir », aux Auches. La destruction de l'ensemble, hormis l'église, est intervenue vraisemblablement au XV^e siècle.

La place du château qu'abritaient des arbres centenaires, voyait se dérouler, d'après un Terrier du XVII^e siècle, une singulière cérémonie. Les chefs de ménage devaient s'y rassembler pour rendre au seigneur leurs devoirs, « le chapeau à la main ». En son absence, ils s'adressaient à « Messieurs les Officiers de Justice » et les défaillants encouraient une amende de 3 livres 15 sols. En 1758, 85 habitants prirent part à cet hommage de reconnaissance mais en 1765, ils n'étaient plus que 75.

Il faut signaler enfin qu'en juin 1698, en l'octave du Saint Sacrement, le marquis Antoine de Wignacourt, celui qui fit bâtir le porche du château, « dans le temps que l'on commençait la messe », frappa outrageusement un paysan en présence de toute la paroisse « et cela dans l'église. L'affaire fut portée devant l'archevêque qui ordonna une pénitence publique et le 24 juillet suivant, une procession avec douze curés, à laquelle M. de Wignacourt, seul de toute sa famille, prit part le cierge à la main, « avec piété et à l'édification de tous les assistants », se rendit du château à l'église. Dans son procès-verbal, le curé ajoute : « ce qui fera un gros bien dans tout le pays ».

7. LA PAROISSE

La première mention qu'on en trouve date de 1316. Elle relevait du diocèse de Reims et sauf de 1801 à 1823 où elle fut rattachée au diocèse de Metz, elle a toujours appartenu à celui de Reims et au doyenné d'Attigny. Elle est sous le patronage de Saint Remi.

On comptait sous l'ancien Régime de 350 à 400 communiant (1774). Une statistique du curé Liégeois en 1848 indique qu'à la suite des guerres, le nombre des confirmés en 1670 fut de 241, en 1688, il était de 123, soit 7 par an ; en 1700, de 140, soit 11 par an, ce qui prouve, dit-il, que la population était plus forte qu'en 1848. Il n'est pas douteux en effet qu'après la Révolution, le nombre des paroissiens ne cessa de diminuer et que la pratique des sacrements décru d'autant. D'après le Pouillé de 1888, la foi était assez « endormie » ; il y aurait eu de 125 à 150 personnes à la messe dominicale mais le curé opine pour 110 ; le même document parle de 150 communions pascales, dont celle de 10 hommes. En 1914, sur 380 habitants, 63 vont à la messe. En 1928, à la communion pascale on dénombre 7 enfants, 6 jeunes gens, 4 hommes, toutes les jeunes filles et 60 femmes. En 1930, sur 280 habitants, il y a 60 présences à la messe le dimanche.

On possède la liste à peu près complète des curés depuis 1556, le premier que l'on connaisse étant M. Ponsard (1350). 1556, Denis Rety. 1607, Jean Lepron. 1626, Nicolas Goeffroy. 1647, Jean Culotteau (en même temps doyen d'Attigny). 1670, Etienne Michelet. 1701, Denis Henrot. 1705, Charles Antoine Duffeand de Brissy. 1707, Jean Guillemet. 1713, Noël Lefèvre. 1740, Jean Henrion. 1742, Noël Lefèvre, docteur en théologie. 1749, J.B. Dacy. 1787, Christophe Leblanc (se retira sous la Terreur et reprit ses fonctions en 1804). 1806, Alexis Joseph Lebeau. 1811, Hugues Pihet. 1832, Nicolas Liégeois 1851-57 - La paroisse est desservie par M. Dujardin, curé d'Allandhuy. 1857, J.F. Thomas Magry. 1864, Nicolas Goffard. 1873, Toussaint Raphaël Renaudin. 1917, Anselme Satabin, puis Vacance. 1919, Edmond Aubry. 1933, René Marchand, en résidence à Allandhuy.

Il y avait jadis un pèlerinage à Saint Remi (contre la fièvre) : il n'existe plus. Les confréries de Saint Eloi et de N.D. Auxiliatrice sont supprimées.

La chapelle du château dédiée à Saint Nicaise n'est plus qu'un souvenir dans une cave.

Le cimetière fut longtemps autour de l'église. Il a été transféré au XIX^e siècle en bordure de la route de la Bérézina. Il subsiste en divers points du terroir des calvaires : la Croix Rainot, les Croix Collet, Meunier, Moraine, Maizière, La Budée, Cyrille et Létissier, la Croix Henrat.

8. L'EGLISE

« Vaste et bel édifice bâti à la fin du XV^e et au commencement du XVI^e ». Tout en s'intégrant au village, elle plait par sa silhouette sérieuse, elle équilibre bien son volume architectural, son bon clocher solide, un peu penché vers la gauche (H. Manceau). Elle fut précédée d'un autre édifice qui fut détruit au XV^e pendant la guerre de Cent ans. La nouvelle semble avoir été construite d'une seule venue. Mais « les travaux de défensive de la fin du XVI^e provoquèrent des remaniements aux bas-côtés ». Les portes latérales du portail furent à leur tour modifiées au XVII^e siècle. Une belle tour octogonale de renfort de style Renaissance se dresse du côté du transept N. Il faut remarquer que c'est dans cette direction qu'est orientée toute la défense de l'église, avec ses canardières notamment et l'entrée dans l'édifice par une porte étroite « d'inspiration plus défensive que théologique », comme dit Henri Manceau.

De son côté, Hubert Collin déclare : « La nef, flanquée de bas-côtés est formée de trois travées. Elle débouche sur un transept peu saillant sur le plan, fermé par un chœur à cinq pans. Le voûtement est typique : les ogives et les doubleaux viennent se perdre en pénétration dans les supports démunis de chapiteaux. Les piles sont rondes dans la nef mais en gros faisceaux à la croisée du transept qui supporte la tour. La façade occidentale est intéressante par son décor sculpté. Le portail de style flamboyant porte des statuettes de style Renaissance : saint Remi, patron de l'église, sur le tympan ; sainte Marguerite, saint Fiacre, sainte Catherine, saint Michel, saint Etienne et sainte Madeleine sur la voussure centrale, en costumes du temps. Les deux autres voussures sont

sculptées de rinceaux enchevêtrés levés sur gorge creuse, motif très répandu dans le pays. Le portail est encadré de deux contreforts ornés des statues de saint Fiacre et de saint Eloi. Il est surmonté d'une petite rose et d'une élégante fenêtre Renaissance classique. Mobilier : statue de saint Sébastien (bois, XVIII^e siècle). Maître-autel de marbre à quatre colonnes corinthiennes et couronnement classique (XVIII^e siècle). Edifice classé monument historique. (*Les églises anciennes des Ardennes*. Charleville-Mézières, 1969, p. 40-43).

Quant aux verrières, elles sont très admirées et datent de la réfection de l'église après les dégâts de la guerre : elles sont l'œuvre de l'artiste Conturat. Les petites fenêtres des collatéraux présentent les symboles chrétiens : le pélican, le poisson, la gerbe et la grappe, l'agneau mystique, le paon... aux bas-côtés, les signes sont stylisés en tons vigoureux et lumineux. Les vitraux du Sud traduisent la symbolique des couleurs telle que la concevait le Moyen Âge. Au portail occidental, les animaux symboliques des quatre évangélistes et Dieu le Père. Dans le chœur sont représentés les épisodes majeurs de la vie de Jésus. Le vitrail du transept N. est consacré à la Vierge ; à gauche et à droite des scènes humaines. Au transept N., préside saint Remi et pour H. Manceau, c'est ici que l'artiste a le mieux retrouvé puis recréé le sens profond de l'église de Charbogne « où jamais les paroissiens n'oubliaient le travail qui attendait aux portes, dans les champs et dans les logis ».. Jamais artiste de vitrail n'a attaché tant de prix à l'humble activité du travail quotidien ». (*Eglises d'avant-garde, Autom. ardennais* » n° 73, déc. 1953, p. 10-11 et 12).

9. MOULINS

Il y eut deux moulins, au terroir de Charbogne et sur la Foivre. Le premier est mentionné dans un diplôme de Charles le Simple en 916 : « *molendinum supra riparu fluviioli Feviae medinum* ». Il devait se trouver à la limite des terroirs d'Attigny et de Charbogne. Il existait encore en 1550, un bail étant intervenu à son sujet (*Arch. Marne*, G.I. I. II J) mais fut détruit en 1559-60. Il appartenait à l'Archevêque de Reims.

Le second est sur une dérivation du ruisseau à la sortie du village vers Allandhuy. Incendié vers 1860-70, il appartenait alors à un sieur Robert, puis devint la propriété de la famille Toscanne et donna lieu à des débats homériques jusqu'à la guerre de 1914 avec la municipalité pour une histoire de curage. Ce n'est plus qu'une maison d'habitation.

10. POPULATION

La guerre de Cent ans a fait des ravages considérables dans la région. Bien souvent les habitants des environs ont dû, avec leur bétail, chercher refuge dans le château. Il est difficile et aléatoire d'évaluer la population au Moyen âge. Dans ses *Notices cadastrales* (1657), Terwel dit en parlant du village : « autrefois 200 (habitants) et 24 char-rues ». Une charrue correspond suivant les lieux à environ 54 arpents, l'arpent valant lui-même entre 38 et 45 ares. Il considère qu'au moment de son enquête il y a 84 pleins ménages et 13 demy ». Les guerres de la Ligue et de la Fronde ont déchainé dans le pays des maux importants

et les populations rurales ont cruellement souffert. Il semble qu'un siècle plus tard la vie a repris dans des conditions plus normales. Le dénombrement de 1764 accuse 111 feux et en 1774, on a compté de 350 à 400 communiant. Une note du diocèse de Reims indique, pour 1853, 480 habitants. Ce chiffre tombe à 298 en 1939 et à 143 en 1944, auxquels il faut ajouter 191 étrangers. Dans sa *géographie* (1900), Meyrac donne 457 habitants qui, à la veille de la guerre de 1914-18, n'étaient plus guère que 350. Le monument élevé à la mémoire des victimes des hostilités porte 21 noms.

Leurs occupations ? selon Terwel, il se serait agi de « tisserands, massons, faucilleurs », il ajoute que la moitié des habitants mendie. Les tailleurs de pierre du village étaient réputés. D'autre part, la fertilité des terres ne pouvait qu'encourager les gens à la culture qui, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle produisait blé, avoine, betteraves et féverolles en abondance. D'où le sermon de « mangeux de fèves » octroyé aux habitants, mais ces dernières ont disparu, ainsi que l'avoine, au profit du maïs. Il y avait aussi les « jardiniers », tous logés au quartier de Noisin et qui produisaient en plein champ d'importants chargements de choux qu'ils allaient vendre au marché de Rethel. D'autre part, des personnes, seules pour la plupart, louaient des morceaux de terre sur lesquels elles faisaient venir, à titre d'appoint, des carottes et des oignons — il en allait de même à Saint-Lambert et à Allandhuy — que des grossistes expédiaient par wagons complets. Le chanvre et le commerce de toile ont disparu au cours du XIX^e siècle. A l'heure actuelle, tout est au blé, à la betterave ainsi qu'à l'élevage de vaches laitières frisonnes pie-noir. Un important centre de ramassage de lait fonctionne à Attigny. La vigne qui fut un temps cultivée ne subsiste que transcrite en lieux-dits.

Les effectifs scolaires récents ont varié de 20 en 1921, à 42 en 1937, de 22 (1941) à 30 (1951) et 38 (1954).

Les familles ont fait preuve pendant longtemps d'une certaine stabilité. On trouve dans les anciens textes nombre de patronymes qui ont survécu ou n'ont cessé de paraître que depuis peu : Habert, Huet, Henrat, Tortebatte, Haizeaux, Pierlot, Liégeart, Albeaux, Blavier, Adam, Noizet, par exemple. D'après le curé Leblanc (fin du XVIII^e siècle), le caractère des habitants serait « vif et haut, mais droit et sensible aux bons procédés, naturellement sobre et laborieux, poussant parfois cependant leur intérêt trop loin ». Ce qui peut paraître assez exact mais il est permis d'y ajouter, pour la période qui précède la guerre de 1914, tout au moins, un penchant accentué pour la moquerie, la plaisanterie et même la causticité. D'où la généralisation des sobriquets qui n'épargnaient que peu d'habitants : « la belle Gypsie », le magistrat, le sous-tant (pour sous-lieutenant), l'empereur, l'marca, l'bergi, le frère, le pèlerin, Patapatte, etc. L'un d'eux mérite une explication : « le chabot Nonor ». Le chabot est le surnom d'un poisson assez méprisé, le hotu, qui a une grosse tête ; c'est aussi un oignon qui tourne mal. De toute façon, l'habitant ainsi désigné est affligé d'une tête assez volumineuse et... peu remplie.

Il n'y a pas de patois propre à Charbogne. Presque tous les habitants s'expriment maintenant en français. Ce parler n'est sans doute pas très académique et il est souvent mâtiné d'expressions locales dont

certaines sont empruntées au patois de Rethel, d'autres à l'Argonne. Quand l'on disait, avant 1914, « vlà au rome l'tortillard qui rapasse », cela signifiait : « voilà maintenant (ou seulement) le petit train départemental qui revient » cela découle du vieux français « a primes ». La balosse est une prune, le caillot une noix ; être darne c'est être ébloui, dans le sens d'avoir le tournis, etc. Mais les deux plus récentes guerres ont amené un véritable brassage de population dont la composition à l'heure présente, est sensiblement différente de ce qu'elle était au début du XX^e. Il y a un certain apport d'étrangers.

11- DE QUELQUES NOTABILITÉS LOCALES

Charbogne ne comporte aucune illustration « nationale ». Le moine bénédictin *Gaucher de Charbogne*, de l'abbaye Saint-Remi de Reims, serait à peu près inconnu sans l'épithaphe qui lui fut consacrée et disparut à la Révolution. Il décéda en 1329.

Les *Du Coudray* furent au Moyen âge, une famille renommée d'artisans et d'artistes tailleurs, sculpteurs de pierres et constructeurs.

En 1576, le duc de Nivernais et du Rethélois, un Gonzague, instituait avec sa femme une fondation pour le mariage de soixante jeunes filles pauvres des paroisses de son domaine : c'étaient les « Filles Madame ». En 1746, fut élue pour Charbogne *Marie Blavier* dont la fille, *Marie Jeanne Tassot*, fut également élue entre 1780 et 1785.

La famille *Henrat* fut une des plus notables du village. Elle donna des notaires, l'un d'eux fut en 1789 élu député suppléant. Certains exercèrent les fonctions de maire à Attigny et contractèrent des alliances avantageuses.

Paul Toscanne, né en 1867, orientatiste spécialisé dans l'assyriologie, prit part à la mission Morgan et publia nombre de communications scientifiques. Il décéda en 1945.

Le lieutenant-colonel *Paul Choisy*, né en 1863. Saint Maixentais, il guerroya aux « colonies » et prit part à la guerre de 1914 jusqu'en 1916. Officier de la Légion d'Honneur, il était titulaire de diverses médailles dites coloniales.

Le chanoine *Eugène Dardenne* (1863-1935) fut directeur de l'Orphelinat de Bethlien et aumônier du Bon Pasteur à Reims. Fin lettré, d'une grande bonté.

Le Colonel *Albert Petit* (1876-1934), Saint Cyrien, blessé le 17 septembre 1914. Officier de la Légion d'Honneur. Entra au Cabinet du Grand Chancelier de la Légion d'Honneur et y termina sa carrière.

L'histoire et la vie de Charbogne sont, comme celles de nombreux autres villages ardennais, marquées par une quotidienneté banale de labeur et de peine, assorties parfois de quelques joies mais trop souvent traversées de pillages, d'exactions, de ruines. Aux portes de l'Argonne, de la Champagne et du Rethélois, en un lieu de passage que fréquen-

tent les bandes mercenaires ou l'ennemi enrégimenté, et que dévastent les guerres meurtrières de tous les temps, que déciment aussi les calamités publiques comme la peste noire de 1668, les habitants, avec courage, se remettent à l'œuvre inlassablement, rebâtissent leurs maisons, réensemencent leurs champs, engendrent de nouveaux enfants, image invariable et puissante de cette trame solide dont est faite la survie ardennaise.

DE QUELQUES SOURCES

a) Manuscrites

Les documents qui parlent de Charbogne sont très abondants, ce qui ne veut pas dire qu'ils présentent tous un intérêt majeur. Il est en tout cas impossible de les citer tous ici et même d'opérer un choix suffisamment révélateur. Force est dès lors de se borner à quelques indications assez sommaires.

Archives dép. des Ardennes. Bien des séries contiennent des documents à consulter, notamment les séries B, C, E et supplt, (5 J, F, G, H, Q. Il convient de signaler spécialement la collection Flamanville (F. 24-48), les papiers Bossu (F. 127, 133 et 59) et le dépôt très intéressant effectué en J. par le Docteur O. Guelliot avec son **Dictionnaire historique de l'arrondissement de Vouziers**, inédit, sa note sur la famille de Charbogne (7 J. 31), etc.

Archives dép. de la Marne, dépôt de Reims, en particulier D. 114 et G. 116, 222, 281, 289, 376, 377, 400.

Archives de Monaco : T. 370 (anc. 47), 382.

Bibliothèque nationale, dépt des ms. Papiers Le Tellier, notamment 6028 et 20754. v. aussi 20707. 68.

La notice historique de l'abbé Leblanc est aux arch. Ard. G 281 tandis que celle de l'abbé Liégeois (1848), continuée par l'abbé Renaudin et provisoirement terminée par l'abbé R. Marchand qui a eu la grande obligeance de nous la communiquer, reste entre ses mains (résidence Alland'huy).

b) Imprimées

Trésor des Chartes du Comté de Rethel, 5 vol. par SAIGE et LACAILLE, Monaco - Paris, 1902, 1916, continué par L.M. LALANDE (1914). v. surtout les tomes II, III, V.

Dr Henri VINCENT. **Les inscriptions anciennes de l'arrondissement de Vouziers**, Reims, 1892.

Dr Henri VINCENT, **l'épitaphe de Gaucher de Charbogne**, une brochure. Charleville, 1890.

Suzanne BRIET, **Châteaux des Ardennes**. Les cahiers ardennais n° 17. Mézières, 1963.

Hubert COLLIN. **Les églises anciennes des Ardennes**. Charleville-Mézières, 1969.

Henri MANCEAU, **Eglises d'avant-garde dans Automobilisme Ardennais** n° 93, déc. 1953.

Daniel NAVET. **Le Château de Charbogne...** in l'Union 15 mars 1974.

On pourra d'autre part consulter :

Jean BABIN. **Les parlers de l'Argonne**. Paris 1954.

A. VAUCHELET. **Tous les patois des Ardennes**. Charleville 1940.

Si le problème du cours de la Foivre n'a pas été traité ici, c'est qu'il le fut dans l'**Ardennais** des 5, 12 et 19 août 1960 : Jean MARCHAL. **Le ruisseau de Foivre et son contentieux**.